

L'enfant, entre la langue et le savoir

Laure Naveau



Mon propos est un écho, et un prolongement, des dernières rencontres de l'Institut de l'enfant, le 23 mars de cette année 2013, sur la question de l'enfant et du savoir, thème qui a été proposé par J.-A. Miller à l'issue des journées précédentes sur les « Peurs d'enfants ».

Cette journée était en effet une prise de position par rapport à l'actualité, à la crise, plus symbolique que financière, qui touche à la question de la transmission du désir et du savoir. Nous sommes dans une époque où la demande éducative a pris le pas sur le désir de savoir. Cette demande a pris la tournure d'un impératif éducatif écrasant, qui n'est pas sans

générer de nouveaux symptômes, aussi bien pour les enfants que pour les adultes qui s'en occupent, parents, maîtres, éducateurs, qui sont déroutés.

Aussi, le savoir de l'enfant est devenu un enjeu de pouvoir, livré au discours du maître moderne, qui n'est plus tant incarné dans un personnage particulier chargé de la transmission d'un savoir singulier, qui n'est plus tant incarné dans un désir et une autorité authentique, qu'enfermé dans des méthodes d'éducation cognitivo-comportementalistes, universalisantes et désincarnées.

Face à cet enjeu de pouvoir, la psychanalyse lacanienne et les praticiens qui opèrent dans le champ de l'enfance et qui sont orientés par la psychanalyse, prennent une position claire et forte, qui n'est pas celle de la nostalgie, comme le soulignait Judith Miller lors de son introduction. Cette position est de considérer la mise propre de l'enfant, sa *mise libidinale*, comme décisive face au savoir et, en particulier, comme une modalité de sa réponse singulière à la demande de l'Autre, qui a toute sa valeur.

Ainsi la question se pose-t-elle du savoir dont il est dépositaire et qui lui est propre, à lui, l'enfant. Le psychanalyste, dans sa clinique si précieuse du *un par un*, tente de faire émerger ce savoir et de le lui restituer, afin qu'il entre dans un circuit de savoir et afin qu'apparaissent les ressorts de son désir ou de son refus d'apprendre.

La question est ainsi plutôt celle-ci : quelle est l'incidence du désir ou de la demande de l'Autre dans ce refus ou ce désir de savoir essentiel à la position d'un sujet ? Qu'est-ce qui a fait barrage, ou traumatisme ? Et quelle est la décision de l'être qui en a résulté ?

La psychanalyse a une boussole, qui lui a été léguée par Freud et qui a été éclairée par Lacan : c'est celle du symptôme. Et du symptôme dans son rapport avec l'inconscient, c'est-à-dire, avec la langue.

Quelle langue parle tel enfant pour dire sa souffrance ? Comment accueillir cette souffrance pour l'aider à s'en extraire et à construire un savoir nouveau ?

Pour rendre compte de ce fait, que chacun parle sa langue, et qu'elle contient ce que chacun y met d'affect, de jouissance, Lacan a inventé le terme de *lalangue*, écrit en un seul mot, qui résonne avec la lallation du petit enfant. Chacun parle donc sa *lalangue*.

La langue du son et la langue du sens

Dire *lalangue* en un seul mot, c'est donc désigner, selon l'expression que J.-A. Miller en a donnée dans sa *Théorie de Lalangue*¹, la langue du son, celle d'avant le sens. *Lalangue* est un dépôt, un recueil des traces par quoi chacun a inscrit son désir dans la langue commune. Et ainsi, poursuit-il, elle n'échappe pas au malentendu, parce que les sens croissent sur les sons. Le langage est donc second par rapport à *lalangue*. Il est le résultat d'un travail sur *lalangue*, sur ce verbe que Lacan désignait comme une loi qui a formé l'homme à son image. La loi particulière à chacun que l'expérience analytique permet de retrouver en chaque homme nous révèle donc ceci – que le langage universel est inconsistant.

Dans sa *Conférence à Genève sur le symptôme*, Lacan utilise la belle métaphore de l'eau pour parler du langage qui coule : « Le fait qu'un enfant dise *peut-être*, *pas encore*, avant qu'il soit capable de vraiment construire une phrase, prouve qu'il y a en lui quelque chose, une passoire qui se traverse, par où l'eau du langage se trouve laisser quelque chose au passage, quelques détritits avec lesquels il va jouer, avec lesquels il faudra bien qu'il se débrouille ».

Ainsi, c'est avec les restes de l'eau qui s'écoule du langage que chacun construira sa *lalangue* dont l'inconscient portera les traces.

À l'école de la langue

À partir de ce point de vue si original sur *lalangue*, comment définir ce qu'est l'école ? Dans le texte déjà évoqué, J.-A. Miller la qualifie d'entreprise de maîtrise visant, dit-il, à dénaturer cette langue qu'on appelle « maternelle ». L'école est une machine à *dématernaliser* la langue, dans la mesure où le maître a pour mission de faire parler aux êtres parlants une langue autre que la leur. Cela a pour conséquence que le langage est une alphabétisation de la langue, que c'en est le concept scientifique, indique J.-A. Miller. C'est pourquoi les effets de la langue vont plus loin que de communiquer, car ils troublent le corps, l'âme, la pensée. Et c'est ce dont témoigne l'inconscient : il y a un noyau traumatique qui peut être retrouvé dans la langue du transfert avec un analyste.

Le linguiste Pierre Encrevé, invité de la journée de l'Institut de l'enfant, y a évoqué le paradis perdu de l'enfance, en tant que paradis des langues : le petit enfant qui ne parle pas encore est déjà, selon lui, un grammairien. Pour lui, les enfants sont naturellement lacaniens, c'est-à-dire qu'ils se sont déjà emparés du langage avec une extrême virtuosité, qu'ils savent jouer de la langue, avec les fautes de liaison (comme par exemple, dire le *nourry*). Et donc, l'école doit savoir enseigner à l'enfant ce qu'il sait déjà : parler. Elle doit faire fond sur ce qu'il *sait*, sur un savoir déjà là, et riche de promesses.

Plusieurs exemples cliniques ont ainsi été donnés par des analystes lors de cette journée, comme celui de la petite fille énurétique, Manon, qui – racontant à son analyste que, si sa chatte fait pipi partout, c'est parce qu'elle a été abandonnée – peut se plaindre à son tour de l'abandon dont elle a fait l'objet.

1 Miller J.-A., *Théorie de lalangue*, Ornicar n°1

Ou celui de l'analyste qui déloge sa petite patiente de la place de morte à laquelle elle était assignée, en la nommant dans le miroir, nomination symbolique qui a fait émerger la parole en faisant trou dans le réel de la mort et lui a permis de dire à son analyste : « Je suis vivante ».

Ou encore, celui de cette enfant qui ne pouvait apprendre à l'école, car elle croulait sous le poids des exigences maternelles qui l'empêchaient d'entrer dans le circuit de l'échange. « On peut faire comme si on était unique », lui a dit son analyste. Et ainsi, l'enfant a consenti à entrer dans le jeu de la grammaire normative, et à devenir une élève à part entière à l'école, à partir de la reconnaissance de sa *grammaire intime*.

D'une façon générale, ce qui est en jeu dans la mise que fait – ou pas – l'enfant qui consent à jouer le jeu, à entrer dans la partie, dans le monde du langage, c'est une perte. La mise est en même temps une perte de jouissance intime, solitaire, et cette perte donne un point d'appui et une marge pour jouer avec la langue... Comme le poète qui invente des semelles de vent pour dire sa bohème, les poings dans ses poches crevées, et égrener dans sa course des rimes avec lesquelles il récupère une jouissance perdue dans le langage.

Lacan s'est appuyé sur les travaux des linguistes Roman Jakobson et George Miller, pour s'opposer aux théories comportementalistes du psychologue Piaget. Il avait trouvé, dans une étude sur les monologues d'un tout petit enfant au berceau, la preuve que, bien avant de faire des phrases, l'enfant pratique une langue poétique. Il y fait jouer les sonorités pour y exprimer, à la manière d'un rêve, ce qui est en jeu pour lui au moment de s'endormir : que sa maman part, et qu'elle le laisse dans son lit pour rejoindre son papa. C'est très important, parce que cela fonde la thèse de l'inconscient structuré comme un langage, et comme effet du signifiant. La question n'est plus celle du cognitiviste qui demande : « Que sait l'enfant du langage qu'il parle ? », mais celle du psychanalyste qui permet que quelque chose se sache : « Que sait l'enfant de ce qu'il me dit ? »

Et la réponse, c'est que même s'il ne sait pas ce qu'il dit, il y a un sujet qui le dit.

Ainsi, dans le babillage du petit enfant qui, dans son usage de la voix au-delà du sens et des signifiants qui sont par lui balbutiés, monologue dans son lit, se rencontre une jouissance de la sonorité des mots, qui lui donne aussi le désir de parler et qui deviendra la base de la satisfaction trouvée dans le jeu avec les mots. Qui lui donnera une marge de manœuvre pour jouer avec les mots, ce dont les enfants ne se privent pas. C'est ce qui deviendra, dans le *Séminaire XX* de Jacques Lacan, intitulé « Encore », une jouissance du blabla.

D'un côté, un sujet s'affirme dans une jouissance de la langue, mais, d'un autre côté, il en cède une partie en consentant à entrer dans le code de l'Autre, dans le langage.

L'analyste interprète

Dans notre pratique, nous constatons souvent que l'enfant que nous recevons est parfois « enseveli sous les signifiants de l'Autre », soulignait J.-A. Miller dans la conclusion de la Journée sur *L'enfant et le savoir*². Notre tâche est alors d'extraire le sujet des signifiants de l'Autre, d'y recueillir ce que lui-même n'y a pas encore reconnu, le point où se mêlent le savoir et le non-savoir. Et pour cela, la manœuvre de l'analyste est précise : il s'agit d'interpréter.

Interpréter l'enfant, interpréter les parents, interpréter le désir, c'est une modalité très particulière de dire, ou de ne pas dire. Et c'est l'acte du psychanalyste. Un psychanalyste n'explique pas, n'enseigne pas, n'éduque pas, il interprète. C'est par là qu'il opère. En encourageant le patient à dire n'importe quoi, il sait, parce qu'il en a fait l'expérience et en a démontré les effets au cours de sa formation, qu'un savoir insu se cache dans ce qui se dit. L'analysant, le patient, est celui qui pâtit de *ne pas savoir* ce qui se dit.

2 Miller J.-A., Interpréter l'enfant, Le savoir de l'enfant, Travaux récents de l'Institut psychanalytique de l'enfant, Paris Navarin 2013, p.25

Le thème de la prochaine Journées de l'Institut de l'enfant, *Interpréter l'enfant*, qui sera en lien avec la récente sortie du *Séminaire VI* de Lacan, « Le désir et son interprétation », vise donc cela.

Si pour devenir homme, nous avons besoin de ce bain de langage, de cette eau du langage, lorsque Freud invente la psychanalyse, c'est-à-dire, l'association libre, il apprend à l'humanité à parler. Il lui apprend à jouer avec la langue d'une façon nouvelle, sans s'occuper du bon sens, et cela produit un indéniable effet d'apaisement. Laisser l'initiative aux mots, relâcher les liens du son et du sens dans un rapport aléatoire, l'analyste est là pour ça. Avec l'enfant, comme avec les parents prisonniers d'impératifs éducatifs rigides, l'analyste agrandit les ressources de *lalangue*. Il élargit le circuit, non seulement entre l'enfant et sa mère, mais, en ouvrant un espace avec la langue maternelle, il tempère un réel contenu dans l'énigme du sens, qui peut terrifier.

Et si l'art du langage l'emporte sur le réel de la langue, alors le sujet peut trouver son mot juste, pour dire la vérité cachée de son symptôme, que lui seul connaît.

La fonction analytique de l'interprète est une fonction de « bon entendeur », c'est pourquoi l'on ne peut s'analyser seul. Savoir se plier à cette discipline, du dépôt et du dévoilement de la parole, c'est donner à cette alluvion de malentendus qu'est la langue, toute sa dimension de symptôme.

En désignant ainsi le rapport à *lalangue* du nom de symptôme, une chance est donnée à la création langagière et à une réinvention de sa vie. Jacques Lacan indiquait dans son *Séminaire* sur Joyce, qu'il s'agit de « donner un coup de pouce »³ à *lalangue*. C'est, me semble-t-il, ce qui peut arriver de mieux à un enfant dans sa rencontre avec un psychanalyste : avec l'aide du nouveau partenaire de sa *lalangue*, celui-ci prend une autre position face au savoir de l'Autre et face à la peur que cela lui inspire.

Il décide ainsi d'être, vis à vis de ce savoir qui lui est imposé, non plus hors du coup, mais *dans le coup*.

3 Lacan J., Le Séminaire, livre XXIII Le sinthome, Seuil, p. 133.

